

# Une seule vie

*L'Ombre Blanche est une chronique des amours mortes, un aveu à la nuit « car c'est pendant la nuit que je suis le plus éveillé. Aussi ai-je décidé d'avouer. » Ainsi commence un livre turbulent qui a pour théâtre la solitude d'une maison isolée, dans un village du Nord de Bangkok en Thaïlande, proche du site de crémation et de l'abattoir (les vaches qui vont être abattues paissent dans le jardin) et étrangeté hantée de chiens qui hurlent la nuit et cherchent à mordre, à dévorer l'intrus. Celui qui trouble la nature, l'ordre naturel.*

CHRISTINE SPIANTI

**SANEH SANGSUK**

**L'OMBRE BLANCHE**

trad. du thaï par Marcel Barang  
Seuil éd., 496 p., 148 F

L'intrus c'est l'écrivain, l'homme présent. C'est sa dernière nuit, il va mourir, il l'a décidé ainsi. Il dit qu'il a couché avec Kwan, l'amie de Kangsadane, la femme aimée et perdue à qui est adressé l'aveu. Cette faute a tout déclenché. « Tu ne peux pas supporter l'agressivité de tes souvenirs, des souvenirs pareils à des fauves dans une cage obscure qui secouent les barreaux pour être libres... ivres de colère et de ressentiment et rugissent à en faire trembler la terre en ondes liquides pour être libres. »

La mémoire de Saneh Sangsuk est saturée de « chiens enragés ». Elle est un papier que l'on déplie. Tout le texte joue d'effets de distance sans que jamais ne cesse le récit : on est plus ou moins loin dans le temps, on revient au présent, on est plus ou moins loin du narrateur par les voix différentes qui entrent en scène. L'aveu est une tension : il se déploie chronologiquement par ordre d'apparition des prénoms d'hommes et de femmes, les rencontres qui construisent une vie. C'est l'amitié, l'amour qui fonde l'histoire de quelqu'un : nulle ascension sociale ici, nulle anecdote. La trame du texte, ce sont ces prénoms.

Il y a les amis de la faculté rencontrés dans les années 70 : « Tous ces copains que tu fréquentais depuis le temps où tu étais en fac étaient tous fous de littérature et ne rêvaient

que d'écrire mais à présent ils avaient changé. » Désormais Kampang Sincua est passionné de combats de coqs, Tanit Soukkasem est devenu un journaliste dont « les héros de l'ère capitaliste sont patrons de presse », Mânit Sîwâ est photographe, Sanpane Pongkassét veut ouvrir un bar, Dôm Woutitchaï est un pro de la vente d'antiquités, Jitti Pouapissout fait dans la publicité heureux d'un slogan pour un shampooing tel que « la guerre sur vos têtes ». Ensuite les maîtresses : Itti qui s'est suicidée, Kangsadane, Kwan, Nataya l'étoile blanche. Dâret Wéodjane est le « sexual masterpiece » de l'auteur : « ton corps était toujours nu et d'un blanc lumineux de néon ». Elle est « belle énergique audacieuse adorable bourrée de charme et bien sous tout rapport... sans savoir que c'est l'idéal de la truie ».

A chacune il a fait l'amour : « On aurait dit que faire l'amour était pour vous une façon indirecte de se venger du monde. La frénésie de sexe formait un halo au-dessus de ta tête au-dessus de sa tête. » C'est, chaque fois, à une contrefaçon de l'amour que le narrateur se livre, difforme, convulsif, « busy fucking ». A chaque fois, malgré lui, faire l'amour tient du viol et du meurtre, à chaque fois des larmes. Il baise jusqu'à la douleur, exténué son corps : « ta langue te faisait mal, tes lèvres étaient insensibles, et des frissons d'extase incessants te lassaient le corps. » Il vide de toute vitalité aussi bien son corps que chaque corps de femme qu'il rencontre jusqu'à conduire certaines à la mort. Il touche tout ce qu'il approche, en jouit, puis dit le salir, le pervertir et enfin l'épuise, le détruit. Il semble que le « cancer de l'âme » dont le narrateur est atteint, se propage dans tous les corps qu'il possède : c'est la maladie du siècle.

Car nous sommes bien ici dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. En Thaïlande le refrain est le même qu'ailleurs, Deep Purple, Led Zeppelin, Jimi Hendrix, Mao, Che Guevara : « obladi oblada ». Et si le narrateur a la maladie du siècle, ce mal de l'âme, c'est qu'il a le corps du siècle. Les veines parcourues de médicaments, de drogues, il tente « d'accepter la défaite avec des somnifères », de guérir de l'âme. Il a une cicatrice au visage comme ce siècle défiguré de guerres, de tueries. Den, l'homme qui est son tuteur est estropié : il est militaire, « exilé au Viêt-nam », mercenaire thaï pour les Américains. Den raconte la guerre au jeune homme et comment il s'est battu avec un ennemi « et tous deux de foncer à la rencontre l'un de l'autre, chacun pareillement surpris de la furie sanguinaire de l'autre dans la clameur catarrheuse des AK-47 et des M-16 ». Cette stupeur devant la violence est celle qui traverse l'histoire de ce siècle. « Les Américains étaient toujours en Thaïlande, le mouvement étudiant gagnait en ampleur, les liquidations politiques prenaient des proportions endémiques. » La stupeur est aussi celle de l'auteur devant soi-même, la violence de ce qu'il fait : « L'instant suivant tu t'es dressé. Tu n'as pas compris pourquoi tu agissais de la sorte. Tu as avancé la main, et l'as saisie par les cheveux, tirant jusqu'à la faire basculer face en avant devant toi. Tu oses m'insulter, hein? as-tu dit et tu l'as giflée à toute volée. » Cette femme que le narrateur gifle c'est Nâtayâ, l'Étoile Blanche. Il raconte avec précision sa lente agonie amoureuse, comment elle comprit jour après jour que tout ce qu'elle connaîtrait de la vie ce serait la violence, « la véridique histoire de la violence... une histoire qui s'épanouirait en fleurs du mal invulnérables vivaces libres et impétueuses à force de morgue impatientes ». L'érotisme, la violence du narrateur avec le corps de l'autre, avec son propre corps, ce permanent défi de la mort c'est l'histoire d'un corps, celui du siècle.

L'auteur Saneh Sangsuk est né en 1957. L'histoire de la Thaïlande est prise dans les remous qui agitent le reste du monde. Mais le narrateur ne s'engage au côté d'aucun parti, d'aucun mouvement : il reste toujours extérieur et hésitant face au marxisme comme au Bouddhisme. Il n'adhère pas à la politique, au monde des autres, aux communautés. Il reste toujours en décalage, nulle part.

L'ami qui le marqua le plus, Nât, étudiant à la faculté des Beaux-Arts, est, lui, de tous les

SUITE →

combats tant politiques que mystiques. Ils se rencontrent lors d'une partie d'échecs qui va sceller pour toujours leur rivalité et l'auteur cite Blake « *Opposition is true friendship* ». Nât est « *le seul protagoniste de l'histoire* » celui qui entrainera le narrateur alors que toutes les autres figures qui apparaissent dans le livre sont passives. Nât est un ancien marxiste. Étudiant au beaux-arts, peintre et poète, gauchiste, sa vie bascule quand il est embauché dans une boîte de pub et c'est la rupture entre les deux amis. Son amertume est l'expression d'une faillite d'un idéal qu'il n'a pas partagé mais qu'il aurait, de loin, salué.

Ce n'est plus l'ère de la contestation, c'est l'ère des déroutes. L'auteur ne cesse de hurler sa faillite, « *ma faillite est totale et irrémédiable* », sa banqueroute. « *Je ne suis pas fait pour passer ma vie avec quiconque, pas fait pour*

*avoir des enfants ; je sais cela d'expérience. Je suis en banqueroute, en banqueroute morale. Il me paraît très difficile de guérir de cette maladie. Si j'y parviens, peut-être que j'arriverai à travailler un peu.* » Qu'à celui qui prend le siècle en plein, qui cherche à dépasser l'amertume politique et la stupeur des violences, ne reste que l'autoroute, bordée de cadavres, de l'écriture.

Parfois une autre voix parle plus fort, prend le dessus : « *Néanmoins tu sais bien que se donner la mort est une plaisanterie débile, mais si tu veux te donner la mort, eh bien fais-le tout de suite, comme ça tu sauras à quoi t'en tenir ?* » Elle défie l'auteur de se donner la mort, le fait douter « *es-tu sûr que ta folie s'est résorbée pour toujours ?* », le ridiculise : « *tu as chanté la chanson d'amour de Crocodile Dundee* ». Sa mort lui parle : désignant tour à

tour ce qu'il abandonne dans la beauté de la vie et le défiant de mourir.

La mort d'ailleurs ressemble aux créatures du spectacle que l'on voit à la télé : la mort se donne dans une inquiétante familiarité. Cette désinvolture arrache l'auteur à sa mort même : ce qui sera SA mort, sa seule mort, est sans noblesse et indifférente, plus rien en ce monde ne s'accorde à lui que son ombre.

Saneh Sangsuk convoque Joyce (le sous-titre de l'*Ombre Blanche* est Portrait de l'artiste en jeune vaurien), Proust, Rimbaud, Ginsberg, Steinbeck. Il évoque la boule de billard en ivoire « *rencontrée dans Madame Bovary de Flaubert - Flaubert, le Maître au verbe incomparable* ». Et Sade. Tous ceux-là sont son ombre blanche dans ce voyage unique et nocturne, ce qui attache à écrire. C'est l'inachèvement du récit qui sauve de la mort, pour cette fois. l

QUINZAINE LITTÉRAIRE (LA) -- 01/02/2001